

## Séance 7 : Les voix de la nature

### Introduction du thème à la façon d'une amorce de dissertation

Parmi les nombreuses versions de l'histoire de Robinson Crusoë, le film américain *Seul au monde* (par Robert Zemeckis, 2000) met en scène un naufragé sur une île déserte qui, pour adoucir sa solitude, a pris l'habitude de s'adresser à un objet, un ballon de volley-ball (baptisé « Wilson », du nom de la marque), à qui il se confie comme à un compagnon. Ce réflexe, observable dans les jeux d'enfant, rappelle la tendance des hommes à humaniser leur environnement en y trouvant des interlocuteurs inattendus (ce qui relève de l'anthropomorphisme, du grec *anthropos*, « homme, être humain », et *morphè*, « forme »). Pour atténuer la souffrance de l'abandon ou de la perte d'un être cher, il arrive ainsi que l'être humain puise du réconfort dans la nature, dans la compagnie d'un animal domestique, ou même entretienne un dialogue imaginaire avec les absents.

### Commentaire des textes du corpus

#### A. La compagnie des animaux et le dialogue avec les disparus

La solitude des habitants de la zone évacuée autour de Tchernobyl est comparable à celle de **Robinson Crusoë** sur son île, comme un petit garçon le fait astucieusement remarquer à sa grand-mère dans « Le monologue d'un village », p. 51. Avant de donner voix à ces villageois de Belyï Bereg qui ont **refusé de quitter leur terre** malgré les consignes sanitaires, Alexievitch rapporte les paroles d'une autre habitante de la zone qui n'a même pas la compagnie de quelques voisins : il s'agit de la vieille Zinaïda Kovalenka dans le « Monologue sur **ce dont on peut parler avec les vivants et les morts** », voir en particulier p. 42-43. Le titre du témoignage est évocateur : pour peupler sa solitude radicale, cette paysanne a l'habitude de **converser avec les défunts de sa famille, au cimetière**, sa mère, sa fille morte de la typhoïde pendant la Seconde Guerre Mondiale, son mari. « Je reste là, au milieu d'eux tous. Je soupire. On peut parler avec les morts comme avec les vivants » (p. 43). Cette attitude assez répandue est le propre de l'humanité, qui **prend soin de ses défunts et cultive leur mémoire** : le tombeau est à la fois un **lieu de repos** pour les morts et un lieu où ils **continuent de vivre dans le souvenir** des vivants. Les fleurs que l'on met sur les tombes rappellent cette vie qui se perpétue dans la mémoire, comme nous le rappelle le dernier vers de « Demain, dès l'aube » chez Victor Hugo (*Les Contemplations*, IV, 14).

Les seuls vivants avec qui Zinaïda peut échanger sont des miliciens de passage, et surtout le **chat** qu'elle a recueilli. La disparition de son précédent chat avait constitué pour elle une épreuve : elle se souvient comment il la défendait des rats qui l'attaquaient en hiver,

p. 41. La trouvaille de ce nouveau chat errant est **presque racontée comme une rencontre amoureuse**, un échange de regards puis un échange de paroles et de miaulements qui scelle une adoption mutuelle : « comment lui expliquer ? Les chats ne comprennent pas la langue des hommes. Mais comment m'a-t-il comprise ? Il s'est mis à trotter derrière moi ». On voit le paradoxe : les êtres humains savent qu'ils sont seuls à posséder le langage, mais ils n'en essaient pas moins de communiquer avec les animaux, et dans certains cas, ils parviennent à tisser une forme de dialogue. Par leur écoute et leur demande d'affection, les hommes **prêtent voix à la nature** – d'où le titre forgé pour cette séance, « Les voix de la nature ». Malgré ses pleurs, sa tristesse et sa grande fragilité, cette paysanne âgée incarne un art de la survie qui suscite l'admiration : comme Robinson Crusoë, elle parvient à **recréer autour d'elle un environnement plus humain**, civilisé.

## B. L'instinct amoureux, plus fort que l'inquiétude

Le paysage des îles anglo-normandes tient une place importante dans le livre V des *Contemplations*. Mais alors que le rivage de Jersey est souvent dépeint comme une **nature lugubre, désolée, intimidante**, qui matérialise les **souffrances de l'exil**, comme dans « Écrit en 1855 », c'est un **coucher de soleil idyllique** sur la campagne au printemps que l'on découvre dans le poème « *Mugitusque boum* [se prononce « mou-gui-tous-coué bo-oum », traduction : **et les mugissements des bœufs**] » (V, 17). Ce titre latin est une référence culturelle qui mérite d'être élucidée pour mieux comprendre le poème. C'est une citation des **Géorgiques de Virgile**, poète latin majeur, plus connu pour l'*Énéide*, l'épopée qui retrace l'histoire mythique d'un prince troyen rescapé de la chute de Troie qui part refonder sa ville en Italie : elle sera l'ancêtre de Rome. Dans les *Géorgiques* (de *géorgos* en grec, qui signifie « paysan »), Virgile met en vers les travaux des champs, ce qui est l'occasion de chanter la noblesse du travail et de proposer une philosophie des rapports entre nature et culture. Virgile est de tendance épicurienne (comme son contemporain Jules César) c'est-à-dire qu'il est influencé par la doctrine du philosophe grec Épicure et de son école : **les épicuriens** élèvent le **plaisir (hédonè en grec, voluptas en latin)** au rang de **valeur suprême**, synonyme de bonheur.

Hugo, qui a étudié Virgile à l'école, s'inspire de lui dans ce poème, en décrivant à son tour un paysage de champs de céréales et de prairies où paissent les troupeaux, tandis qu'un paysan rentre gaiement chez lui après une bonne journée de travail. Dans les cris des animaux à travers la campagne, dans ces « mugissements » des taureaux attirés par les vaches à la saison des amours (au printemps), le poète entend **l'appel que la nature adresse à chaque espèce pour l'encourager à se développer**, sans crainte de l'avenir. « Êtres !

Choses ! Vivez ! Sans peur, sans deuil, sans nombre ! » (v. 18). **L'instinct sexuel et amoureux est représenté comme un élan vital**, une force par laquelle la vie se renouvelle et triomphe de la mort : de fait, l'attraction sexuelle permet aux espèces de se reproduire. Cette représentation se situe **dans la lignée de la philosophie épicurienne** transmise par Virgile. On connaît la formule épicurienne « *carpe diem* – cueille le jour », qui remonte à Horace, un autre poète lyrique ami de Virgile. L'auteur des *Contemplations* reprend ici à son compte cette philosophie du plaisir mais en insistant davantage sur **l'amour**, qui pour lui est plus qu'un simple sentiment passager : c'est **une force éternelle**, qui relie les hommes à Dieu, et leur permet de dépasser leur finitude. On le voit tout au long de notre *corpus*, et notamment dans la fin du poème « **Cérigo** » (V, 20), où l'amour est représenté par **l'étoile Vénus** (du nom de la déesse romaine de l'amour), **lueur d'espoir** qui brille à jamais dans le ciel.

### C. Nietzsche réhabilite les pulsions naturelles

Si l'on examine les rapports de Nietzsche avec la nature, on sait qu'il puise du réconfort et de l'enthousiasme dans les paysages de montagnes où il fait de longues marches pour atténuer ses migraines, tout en composant mentalement ses textes (il est persuadé qu'on ne peut écrire de bons livres qu'en marchant, comme il le confie dans *Le Crépuscule des idoles*). Mais, dans *Le Gai Savoir*, le philosophe réfléchit surtout sur **la nature humaine**, au sens des dispositions naturelles de l'Homme, comme dans l'aphorisme 295 : « Contre les calomnieux de la nature ». Précisons que « calomnieux » signifie « lancer de fausses accusations contre quelqu'un ». Il faut se garder d'une confusion possible sur ce titre : quand le philosophe dénonce « une grande injustice envers notre nature », il ne s'indigne pas de la déforestation ou des espèces en voie de disparition, mais bien de **la morale commune qui nous enseigne généralement à nous méfier de nos passions** ou de nos « pulsions » (colère, ambition, désir de possession et autres). Les responsables de cette méfiance seraient avant tout, pour Nietzsche, « les hommes chez qui tout penchant naturel se transforme aussitôt en maladie », autrement dit des individus qui, à force de suivre leurs désirs, **perdent toute finesse et se comportent de façon condamnable et vulgaire**. Ces impulsifs pathologiques seraient ainsi des caricatures vivantes qui auraient ruiné la réputation de nos instincts.

À l'inverse, l'auteur du *Gai Savoir* soutient qu'un certain type d'hommes d'élite a « **le droit de s'abandonner à [ses] pulsions avec grâce et insouciance** ». Le philosophe affirme qu'on peut satisfaire ses passions de manière ponctuelle, par de brefs emportements, sans perdre tout sens de la maîtrise ou de la décence. Pour des hommes dotés de cette sagesse,

il ne serait pas donc pas nécessaire d'entretenir des scrupules moraux ou de vivre dans la crainte de mal faire : « le signe distinctif de [la noblesse] sera toujours de **ne pas avoir peur de soi-même**, de ne rien attendre de déshonorant de soi, de voler sans hésitations où nous sommes poussés ». *La Généalogie de la morale* (1887) développera la description de ce tempérament « aristocratique », en situant son âge d'or dans la Grèce archaïque (disons avant le développement de la philosophie de Socrate) : en ces temps reculés, les maîtres, les nobles, les guerriers n'avaient, selon Nietzsche, aucune honte à satisfaire leurs désirs de domination, et ne tombaient pas pour autant dans le sadisme ou la débauche crasse. L'influence de la philosophie de **Socrate** et de son élève **Platon**, d'abord, puis de la morale **judéo-chrétienne** aurait mis fin à cette période heureuse en inculquant l'art de se juger soi-même et **la volonté d'éradiquer les passions**, ce que Nietzsche analyse comme une forme de **cruauté retournée contre soi**, qui se pratique dans nombre de philosophies et de religions.

À cette réflexion sur la nature humaine, la « nature » au sens du monde animal et végétal fournit néanmoins **une métaphore**, celle des « **oiseaux qui [sont] nés libres** ». L'image est amorcée par l'emploi du verbe « voler » et se poursuit jusqu'aux derniers mots du texte : « liberté et lumière du soleil ». Si l'on sait **user convenablement des pulsions**, on peut, selon Nietzsche, se laisser porter par leur dynamisme pour **vivre de façon plus intense** : le philosophe allemand retrouve ici une définition assez ordinaire de la liberté, mais il l'embellit grâce au **style lyrique** qui le caractérise. D'autres **allégories animales** ponctuent le livre IV du *Gai Savoir*, notamment quand le penseur malade baptise sa douleur « Mon chien », pour mieux pouvoir s'emporter contre elle (aphorisme 312), ou quand il s' imagine entouré d'un « lion » et d'un « aigle » qui, en menaçant de le dévorer, l'aident à mesurer son courage (aphorisme 314). Ou bien encore dans le fragment « Hommes préparatoires » (283), il déclare à propos des penseurs : « Le temps ne sera bientôt plus où vous pouviez vous contenter de vivre, tels des cerfs farouches, cachés au fond des bois ! » Cette fois l'animal sauvage représente la prudence d'une vie à l'écart.